

M. WACKENHEIM : *Le rythme, un intrus dans l'église ?* Ed. du Chalet, Lyon, 1970, 153 pages.

D'entrée de jeu, l'auteur cède la parole à plusieurs personnages, les invitant à donner leur avis sur la question évoquée par le titre du livre, non sans une pointe de malice. C'est d'abord, dans une abondante préface, M. Nédoncelle, pour qui « on ne doit modifier le cadre musical de la messe qu'avec crainte » (12). Suit M. Honnegger, donnant sa préférence aux « formes musicales chargées d'un riche message de spiritualité » (27). Lui succède J. Akepsimas, qui dénonce « le manichéisme musical que semblent professer certains musiciens dits " professionnels " » (32). Finalement, c'est le tour de J.-P. Baumgartner, nous rappelant que « l'essentiel est de chercher la qualité » (40).

Le livre entier est ainsi constellé de citations, selon la méthode du *sic et non*, que des illustrations, ne manquant pas d'humour, gardent dans un climat émoustillant et favorable à une aimable polémique. Il s'agit donc d'une « défense et illustration » de la musique dite rythmée, dans la liturgie, objet actuellement de griefs multiples : profanation, rupture de la tradition, médiocrité technique. Il nous faut passer, nous dit M. W., des idoles à la parole, du culte à la fête, des idées à la réalité : autant de conversions auxquelles nous sommes conviés. L'allure est décidée, parfois un peu cavalière.

Le point de départ est la querelle sur le sacré et le profane : le livre prend carrément parti en faveur d'une foi qui dépasse toute religion, puisqu'en régime chrétien il ne s'agit « pas de mystère sacré, mais de mystère de sainteté » (71). Or, les études plus récentes, montrant à quel point le problème est complexe, nous mettent en garde contre une suppression trop rapide de l'*homo religiosus*, sans pour autant affaiblir les exigences de la nouveauté chrétienne. On aurait souhaité également que l'auteur fasse davantage place, dans son analyse, au mystère de la présence du Christ dans la célébration liturgique : assemblée, Bible, Parole, sacrements, dans la ligne de l'article 7 de la Constitution liturgique.

Il en est de même en ce qui concerne son plaidoyer pour une spontanéité festive dans la liturgie : ceci restant hautement désirable, on ne peut faire bon marché de l'usage des symboles, donc d'un mouvement allant plus loin que la simple communication mutuelle « sans déguisement » (97). Il faudra toujours vérifier l'authenticité de ceux qui se veulent tels, sans se contenter des résultats immédiats.

M. W. a pleinement raison de souligner que la musique doit désormais s'intégrer dans le rite, sans s'attarder à conserver un répertoire : encore faudrait-il mieux tenir compte, dans une analyse même rapide du passé, des contextes qui ont commandé d'autres prises de position ; et ne pas négliger certaines

conditions de qualité, qui malgré tous les efforts de rénovation restent toujours à chercher.

La défense du pluralisme d'expressions et de langage, contre le « mythe de la grande musique », est excellente : on aurait aimé cependant que cela s'appuie sur une analyse plus exacte des fonctions rituelles, faute de quoi on finit par faire n'importe quoi à n'importe quel moment.

Comme on le voit, ce travail est avant tout un résumé, clair et rapide, de l'évolution de la musique liturgique : comme tel, il rend service. Dans quelle mesure répond-il au but initial ? Puisque ce n'est qu'à la fin que M. W. en vient à la musique « rythmée » : il la caractérise par le « balancement » (*swing*) qui naît du contraste entre la pulsation de base et la mélodie se déployant librement. Si ce langage musical est parfaitement défendable, il ne faudrait pas non plus en faire une défense *a priori*, sans creuser davantage quels services il peut rendre à certains gestes rituels (et pas à tous), et dans quel contexte humain et culturel. Sans oublier que, dans la pratique actuelle, peu de musiciens (moins encore des assemblées) maîtrisent parfaitement le *swing*, et qu'un certain nombre de chants « rythmés » en usage sont loin de s'en inspirer.

Il est vrai que ce dernier chapitre se présente étayé de tous les arguments qui précèdent ; nous sommes néanmoins tentés de nous demander si le jeu en vaut la chandelle. On sait bien que certains opposants sont sensibles aux argumentations de principe ; toujours est-il que le problème est moins théologique que culturel et que, à le poser correctement, on y gagnerait en clarté. Ce sont finalement des réalisations convaincantes au niveau des liturgies effectivement célébrées qui pourront l'emporter, donnant la preuve qu'une communauté chrétienne peut se donner les outils dont elle a besoin pour vivre la Fête véritable, dans la communion avec toute l'Eglise et la fidélité à sa propre culture.

Eugenio COSTA, s. j.

E. GRANGER : *Chanter Dieu aujourd'hui avec les rythmes de notre temps*, Ed. Fleurus, Paris, 1969, 127 pages.

Il est dit dans la préface que trois laïcs, une religieuse et deux prêtres sont à l'origine de ces réflexions sur la musique « rythmique » à l'église ; il n'en est pas moins vrai qu'au moins les deux tiers du livre portent bien la marque du théologien, essayant de justifier en principe l'utilisation de ce langage musical, et de lui conférer ainsi une sorte de *nihil obstat*.

Son point de départ, dans le souci de prendre les objections à leur racine, est assez éloigné : il refait, non sans précision,